

Éditorial

Frédéric Guelton



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/rha/6972>
ISBN : 978-2-8218-0530-9
ISSN : 1965-0779

Éditeur

Service historique de la Défense

Édition imprimée

Date de publication : 15 juin 2010
ISSN : 0035-3299

Référence électronique

Frédéric Guelton, « Éditorial », *Revue historique des armées* [En ligne], 259 | 2010, mis en ligne le 05 mai 2010, consulté le 19 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/rha/6972>

Ce document a été généré automatiquement le 19 avril 2019.

© Revue historique des armées

Éditorial

Frédéric Guelton

- 1 La mort donnée comme la mort reçue est au cœur de l'action guerrière. Elle en est un moment essentiel, au sens étymologique du terme, pour l'individu comme pour la collectivité. Elle n'en représente pas pour autant la finalité. La finalité est ailleurs. Elle se nomme victoire. Et si la victoire peut être obtenue sans la mort, comme le suggère Sun Tzu ; elle est plus belle si elle résulte de la bataille décisive comme le clame Clausewitz. Seuls les vivants peuvent être victorieux.
- 2 Le XX^e siècle, qui commence, en la matière, avec la guerre de Sécession et se termine avec la première utilisation de la bombe atomique en inaugurant la mort industrielle de masse, confère à la mort une place exceptionnelle dans les sociétés occidentales. La mort « guerrière » devient une réalité pensée comme telle et qui correspond à une appropriation particulière du « phénomène guerre » par les sociétés occidentales. Elle commence potentiellement avec le recrutement des armées de masse. Elle est, à ce moment, crainte et interrogation. Elle est déjà consciemment et inconsciemment palpable : « *Les femmes pleuraient, se mouchaient bruyamment, poussaient des gémissements. Bien que prévue la circonstance surprenait les mœurs : quelle attitude était-il séant d'adopter ?* », s'interroge en 1914 un médecin, Léon Jouhaud, cité par André Bach. Ce moment est important car il renvoie autant à l'environnement immédiat, aux circonstances, qu'au passé et au vécu de ceux qui en sont les acteurs. Le conscrit, d'où qu'il vienne et quelle que soit l'époque, vit un déracinement. Le militaire de carrière en a parfois « vu d'autres » ; quant aux chefs les plus âgés, il est intéressant de savoir quel fut, au cours de leur vie militaire, leur rapport à la mort. L'ont-ils croisée comme un Koenig ou un de Lattre, engagé volontaire en 1917 pour l'un, jeune officier de cavalerie en 1914 pour l'autre, ou l'ont-ils vécue à distance, par procuration, comme un Gamelin en 1940, déjà officier d'état-major auprès de Joffre en 1914 ?
- 3 Vient ensuite la mort au combat. Souvent considérée comme la seule réellement « glorieuse », la « mort au champ d'honneur » fut très longtemps la plus rare. Et ce, en dépit de ses formes multiples, depuis celle donnée par l'arme blanche jusqu'à celle donnée par l'éclair de l'atome. Jusqu'à la Grande Guerre, la première cause de mortalité aux armées résulte de la maladie, des épidémies et des blessures pas ou mal soignées.

Vient ensuite, dans le cadre d'une éventuelle étude méthodique, la disparition, forme étrange, incertaine et terrifiante de la mort, la mort dans les camps de prisonniers, la mort des populations civiles en guerre totale, la mort après la guerre jusqu'à la fort intéressante question de la « *liquidation des successions* », angle d'attaque original ici étudié par Nicolas Joulaud à travers le cas spécifique des « *militaires des troupes coloniales et de ceux décédés hors métropole* ». Cet embryon de classement typologique nous conduit à l'article de Gildas Lepetit sur « *la mortalité de la gendarmerie impériale en Espagne entre 1808 et 1814* » et à la nécessité d'avoir recourt, comme il le fait, à la double approche quantitative et micro-historique qui permet d'affiner la réflexion et fournit à l'historien de la longue durée les nuances nécessaires à l'élaboration de sa pensée.

- 4 Les articles de Béatrix Pau, « *La violation des sépultures militaires, 1919-1920* » et de Daniel Fleury « *Plaques, stèles et monuments commémoratifs : l'État et la "mémoire de pierre"* » arrivent ensuite à point nommé pour mettre en évidence la place occupée par la mémoire individuelle, dans sa dimension la plus sensible, et celle collective voulue par les États, dans sa dimension commémorative. Tous deux posent à leur manière la question du deuil. Ils renvoient idéalement à l'article de Stéphane Audoin-Rouzeau et à son interrogation sur « *La spécificité du deuil de guerre dans sa dimension de souffrance individualisée et personnelle* ». Ne pose-t-il pas en creux la question de la mutation profonde des sociétés occidentales dans leur rapport, lui aussi individuel et collectif, à la mort à la guerre, à travers le deuil et la mémoire, la perte de signification de la première, comme il l'écrit, faisant perdre son sens aux seconds ? Gageons que la question posée mérite d'être étudiée et réfléchi en profondeur car la réponse apportée continuera à donner du sens ou terminera un cycle ouvert avec Hérodote, pour lequel, comme le rappelait Jacqueline de Romilly : « *La guerre est le temps où le père enterre le fils...* »